

temps à autre, des éclairs de bonheur comme dans ce poème de la Nuit 20, qui commence ainsi, un peu à la Prévert : «Le matin clair/le matin frais/éclatant/les mouvements intarissables/la poussière dans tes yeux/tes larmes/le rire/un thé bien chaud/du pain brûlant/la rue au lever/le vent encore humide/le petit frisson de l'air nouveau sur nos peaux/quelqu'un qui rit au loin/et encore/ton visage contre le mien» (116-117). Mais ce moment de fraîcheur est brisé par «tes larmes», au beau milieu, et par les derniers vers : «comme ce souvenir qui revient sans cesse/à toutes les morts» (117). Et les mots ultimes qui ferment le recueil seront ceux d'un adieu tragique : «on s'est embrassé sur les joues/et je ne t'ai pas dit/j'ai attendu un jour de trop/je pars ce soir/pour une seconde/au bout de la corde qui me retient» (128).

On a vu, chemin faisant nombre d'exemples où se manifeste le sens poétique de l'auteur. Les images surprenantes abondent et s'actualisent le plus souvent en polarités de contrastes, tels : une vie de mort (19), un fouet me sourire (19), l'île noire de l'amour (23), douce tristesse (36), fureur du silence (37), etc.

Le texte est également joliment cadencé, au rythme d'une expression tour à tour exaltée ou abattue, comme on a pu le voir dans les citations ci-dessus.

Recueil d'une somptueuse richesse verbale, ce nouvel ouvrage d'Arash Mohtashami-Maali, confirme, après le beau texte de *La tour du silence* (Toronto, Éditions du GREF, 1997, 88 p.), une remarquable maîtrise de la langue et de la poésie, en renouvelant un cliché bien romantique avec un très grand art.

Pierre Léon

Université de Toronto

Axel Maugey. *Gaston Miron : Une passion québécoise*. Essais. Montréal. Humanitas. 1999, 127 p.

Axel Maugey a eu la bonne idée de rassembler dans cet ouvrage plusieurs contributions à l'étude de la poésie de Gaston Miron. Après un court avant-propos de Bernard Landry, une préface de Sergio Farandjis, des repères bibliographiques sur le poète et son oeuvre, une présentation du «phénomène littéraire et national» (*L'Homme rapaillé* a été diffusé à plus de 70.000 exemplaires), un joli texte de Jean Cassou (pp. 21-25), sur «cette poésie du déchirement et de l'incomplétude», on en arrive aux analyses de Maugey lui-même. Il s'agit de textes remis à jour, déjà parus dans *Poésie et Société au Canada* et dans l'édition de Miron dans *la Pléïade*, chez Gallimard.

Au total quatre chapitres : «1) L'Hexagone 2) *L'Homme rapaillé* : première lecture 1969 3) *L'Homme rapaillé* : deuxième lecture 1999 4) Pour saluer Miron. En

outre une bibliographie sur Miron, une annexe et la reproduction photographique d'un questionnaire inédit rempli par Gaston Miron et non «rédigé» par lui, comme le dit la présentation.

Dans *L'Hexagone*, Maugey rappelle la formation du groupe qui donnera son nom à la célèbre maison d'éditions. En même temps, se consolide l'idée de «québecitude», avec l'engagement politique des poètes. Parmi leurs revendications, Maugey relève celles de devenir «un homme d'ici» et le refus du mythe «France-Paradis perdu». Les poètes de l'Hexagone forment une véritable équipe et insistent sur leur «esprit d'amitié». Ils veulent être les porte-parole du Québec et leur premier manifeste, *La poésie est à nous*, proclame la volonté de «faire sortir la poésie de sa tour d'ivoire». En 1963, Miron participe à la création de *Parti Pris*, revue du parti socialiste québécois, qui prône l'emploi du *joual* et s'enferme peu à peu dans l'idéologie marxiste pour disparaître en 1968.

Dans une première lecture de *L'Homme rapaillé* (pp.51-60), Maugey dégage les grands traits de la poésie de Miron, lyriques, épiques, descriptifs, didactiques. Tous, dit-il, affirment l'appartenance à la «Terre Québec», sous forme de monologues et de dialogues, en «un acte d'existence tourné délibérément vers l'avenir», comme le montre son analyse des verbes au futur. La pièce maîtresse, en prose, fait encore remarquer Maugey, est un acte de dépossession, confirmé par l'emploi des préfixes privatifs nombreux : *démuni, déraciné, dépaysé, dépoétisé, déphasé, déconcentré...* De la même manière, fine et perspicace, Maugey découvre les rouages stylistiques de la syntaxe, des temps, des images, des symboles, pour la mise en oeuvre des thèmes chers au poète. Ces derniers sont aussi joliment analysés.

Dans sa seconde lecture de *L'Homme rapaillé* (pp.61-92), parue trente ans plus tard, Maugey refuse de se livrer à une autre étude savante, pour nous donner, de manière impressionniste, une nouvelle vision de la poésie de Miron. On y gagne en spontanéité. Mais l'écueil du genre est que le critique se laisse aller à son enthousiasme et à des commentaires parfois un peu vagues : «poésie de magie», «aux accents romantiques» (pp.62-65), «avec de belles images à couper le souffle» (p.70)... L'ensemble constitue cependant une glose rafraîchissante des poèmes de Miron, où Maugey voit fort justement l'influence d'Éluard.

La dernière partie de ce recueil, *Pour saluer Miron*, est un récit relatant les rencontres de l'auteur avec les poètes de l'intelligentsia québécoise, de 1968 à nos jours. Ils y sont presque tous. Mais le plus intéressant reste le commentaire de Maugey sur le questionnaire auquel Miron a répondu. Il y montre son admiration pour Roland Giguère, Jean-Guy Pilon, Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Michel van Schendel. Parmi ceux qu'il trouve les plus représentatifs de la littérature québécoise : Alain Grandbois, Rina Lasnier, Marie Lapointe, Jacques Brault et Paul Chamberland. Lui-même se voit comme un animateur littéraire et considère que la liberté est le thème principal de son oeuvre. Sa définition de la poésie : «Un état d'être accompagné par une

pratique du monde et de la relation avec autrui.» L'avenir de la poésie québécoise est pour lui, en 1969 : «Une orientation plus poussée de la spécificité du langage.» À la question de Maugey : — La violence est-elle liée au séparatisme? — Inévitable, répond Miron. On sait qu'il sera arrêté, avec 350 autres Québécois, en 1970. C'est la même année qu'il reçoit le Prix France-Canada pour *L'Homme rapaillé*.

Ce recueil de textes, écrit avec la plume enthousiaste de Maugey, donnera envie de lire ou de relire Miron, mêlant agréablement une mine d'informations à l'analyse textuelle et au récit riche en souvenirs humains.

Pierre Léon

Université de Toronto

Journal du Père Dominique du Ranquet, s. j., 1843, présenté par Fernand Ouellet et René Dionne, Ottawa : Éditions du Vermillon, 2000, 267 p. ISBN 1-894547-01-2.

Nous devons au patient travail de Fernand Ouellet et de René Dionne l'exhumation du journal de voyage d'un des ardents missionnaires œuvrant au XIX^e siècle sur le territoire ontarien. Rédigé entre avril et août 1843, le récit du père Dominique du Ranquet « jusqu'à aujourd'hui inconnu des historiens » (p. 21) retrace son difficile périple dans le Nord-Est de la province. Envoyé par monseigneur Bourget dans la région du Témiscamingue, le jésuite quitte le lac des Deux-Montagnes en compagnie de l'abbé Hippolyte Moreau et du frère Joseph Jennessaux pour effectuer en bateau à vapeur, puis en canot un long voyage dans l'Outaouais supérieur. Cet itinéraire parsemé d'embûches prend bientôt l'allure d'un véritable chemin de croix. Aux heures durement passées à l'aviron, il faut ajouter les « portages pénibles des rivières » menés « à travers des rochers, des racines des arbres renversés » (p. 84), le manque de nourriture (p. 133), les maringouins qui mettent « les mains et le visage tout en sang » (p. 141), bref de multiples tribulations qui, quoi qu'en dise le sujet écrivant [« Comme notre voyage ressemblait peu à ceux des anciens missionnaires ! » (p. 75)], ne sont pas sans rappeler les expéditions des premiers apôtres de la Nouvelle-France. Sans doute les mœurs ont-elles évolué depuis, mais les efforts apostoliques du père du Ranquet ne se révéleront guère plus concluants que ceux de ses prédécesseurs. Au-delà des descriptions d'usage sur la piété des nouveaux convertis, d'autres passages laissent filtrer une déception évidente : « ces pauvres gens avaient bien grand besoin de la visite de leur missionnaire. Plusieurs avaient oublié les premières idées de la foi ; quelques-uns ne savaient pas même faire le signe de la croix », conclut-il en catéchisant quelques sauvages au Fort-des-Alumettes (p. 124). Qui plus est, la saleté et le dénuement dans lesquels les sauvages vivent lui inspirent un sentiment de répulsion qu'il a peine à dissimuler : « Le père de Charlevoix dit que l'oubli de la propreté était telle chez les anciens sauvages qu'on était obligé de leur parler encore plus souvent du soin de leurs